

Présentation du projet : « Une nuit dans la tranchée »

Le projet « une nuit dans la tranchée » est né de l'idée de comprendre le plus précisément possible ce qu'ont pu vivre les soldats de la Première Guerre mondiale. A l'occasion du centenaire, et dans une région où les traces de cette guerre sont très présentes, il nous paraissait important de nous impliquer de manière forte et personnelle dans la compréhension de notre passé, celui de nos aïeux, celui des soldats qui sont venus de toutes les nations combattre sur le sol de France.

Pour essayer de vivre cette expérience, nous avons souhaité passer une nuit dans une tranchée, in situ

Dans un premier temps, il nous fallait comprendre qui étaient ces combattants, français, australiens, comment ils vivaient, d'où ils venaient, ou encore dans quelles conditions ils vivaient leur présence au front, loin des leurs et sous la pression constante de la mort.

En partenariat avec le lycée franco-australien de Canberra, nous nous sommes intéressés à la fois aux Poilus français et aux *Diggers* australiens.

Nous avons travaillé sur deux livres : *Les Batailles de Bullecourt de 1917*, récit historique de Philippe Duhamel, et le roman *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaître, qui a reçu le Prix Goncourt en 2013 et a été adapté au cinéma par Albert Dupontel en octobre 2017.

Pourquoi avoir choisi l'épisode de Bullecourt ? Philippe Duhamel l'explique très bien dans l'introduction de son livre :

Ce livre relate l'histoire d'une tragédie, celle des deux batailles de Bullecourt, d'avril et de mai 1917. Bullecourt est un lieu de mémoire situé à une quinzaine de kilomètres au sud-est d'Arras. On ne connaîtra jamais avec précision le nombre très important de victimes, parce que des milliers de corps n'ont jamais été retrouvés ; ils ont été enfouis dans la terre, déchiquetés par les bombardements de plus en plus intensifs. On peut pourtant estimer le nombre total de victimes dans une fourchette entre 15 et 20 000 sur le seul territoire de cette petite commune.

Ce récit de Philippe Duhamel nous a également plongés dans la dure réalité des combats et nous a rappelé le courage des *diggers* qui ont sacrifié leur vie pour notre patrie :

Chapitre XXV : 3 mai 1917

3h45 est aussi l'heure zéro pour les premières vagues de la 2^e division australienne. Les hommes fixent les baïonnettes au canon et avancent à grands pas, à l'est de Bullecourt, à une distance de 2 à 3m entre elles, le long d'un chemin protégé sur la droite d'un talus de la hauteur d'un homme. L'artillerie allemande reprend immédiatement ses tirs et les concentre sur la 6^e brigade. Cette dernière, à gauche du Chemin Maret, continue de progresser sous un feu nourri. Les 22^e et 24^e bataillons se frayent courageusement un chemin derrière le tir de barrage de l'artillerie par les brèches dans le fil barbelé. Ce dernier est bien coupé, mais par endroits seulement. Les hommes souvent blessés rampent comme des bêtes au milieu des barbelés ou encore dans les trous d'obus. Le capitaine Joseph Slater est blessé par un shrapnel. Il reste accroché aux barbelés où des cadavres de la bataille du 11 avril sont encore suspendus. Se vidant peu à peu de son sang il va mourir. Par contre, sur le flanc gauche les 22^e et 21^e bataillons, sont moins protégés et subissent le feu de la garnison de Bullecourt. (...)

Les Australiens occupent la tranchée jonchée de cadavres dont les jambes et les fusils dépassent. Les survivants allemands sont prostrés. L'horreur du lieu est indicible. Les morts ricanent dans un rictus tragique. Des blessés râlent encore dans des trous. (...)

Pierre Lemaître l'évoque lui aussi dans son roman, la difficile expérience combattante :

En 1916, au début de la bataille de Verdun – dix mois de combat, trois cent mille morts –, les terrains de Chazières-Malmont, pas loin des lignes de front, encore accessibles par la route et assez proches de l'hôpital, grand pourvoyeur de cadavres, s'étaient révélés, pendant un moment, un lieu pratique pour enterrer les soldats. La fluctuation des positions militaires et les aléas stratégiques

bousculèrent à plusieurs reprises certaines parties de ce vaste quadrilatère dans lequel se trouvaient à présent ensevelis plus de deux mille corps, personne n'en connaissait réellement le nombre, on parlait même de cinq mille, ce n'était pas impossible, cette guerre avait fait exploser tous les records.

Pierre Lemaître, *Au revoir là-haut*, « Novembre 1919 », chapitre 24, Albin Michel 2013, p.321 à 323.

Malgré tout cela, l'espoir est le plus fort, et après l'horreur vient la reconstruction, comme le souligne Philippe Duhamel :

(...) Jean-Baptiste n'avait pas tort d'espérer une renaissance. Un jour l'alouette revient chanter à l'aurore. Un autre jour une fleur rouge, le coquelicot, se met à pousser partout sur les anciens champs de bataille. Fleur frêle et vulnérable, elle réfléchit pourtant la couleur intense rouge du soleil. La légende chinoise nous raconte qu'elle était à l'origine une fleur blanche qui se teintera en rouge du sang des morts. La Grande-Bretagne, l'Australie, le Canada, et la Nouvelle-Zélande qui ont perdu tant de jeunes soldats pour nous sur ces terres l'ont adoptée comme emblème le jour anniversaire du 11 novembre. Cette fleur qui s'est mise à fleurir partout, même sur les bords de route nous donne une sacrée leçon d'humilité et de confiance en soi, d'amour et de réconciliation avec tous les hommes. Elle consacre la renaissance de la nature.

A la suite de l'étude de ces deux livres, nous avons travaillé sur des lettres de Poilus et de *Diggers*, en français et en anglais, approfondissant ainsi la mise en parallèle de la vie au front entre Français et Australiens. En effet, même de nationalités différentes, même si certains défendaient leur patrie alors que les autres étaient aux antipodes de la leur, leur sort était le même.

Ainsi par exemple on retrouve au départ l'optimisme des Français, un certain enthousiasme et un fort patriotisme, comme dans cette lettre de Maurice Maréchal, qui a 22 ans en 1914. Il deviendra après-guerre l'un des plus grands violoncellistes du monde. Entre 1914 et 1919 il porte le matricule 4684, est soldat de 2^e classe et agent de liaison. En mai 1915, un autre poilu lui fabrique un violoncelle avec les morceaux d'une porte et d'une caisse de munitions. Ce violoncelle signé par les généraux Foch, Pétain, Mangin et Gouraud est aujourd'hui conservé à Paris, à la Cité de la Musique.

2 août 1914

Premier jour de la mobilisation générale. Hier matin j'ai pris la résolution d'agir en Français! (...) je me suis retourné machinalement sur la ville, la cathédrale vivait, et elle disait : « Je suis belle de tout mon passé. Je suis la Gloire, je suis la Foi, je suis la France. Les enfants qui m'ont donné la vie, je les aime et je les garde. » Et les tours semblaient s'élever vers le ciel, soutenues seulement par un invisible aimant. Et Meyer me dit : « Vois-tu des boulets dans la cathédrale ? » J'ai été à l'infirmerie, je serai du service armé et si on touche à la France, je me battraï. Toute la soirée, des mères, des femmes sont venues à la grille. Les malheureuses ! Beaucoup ont pleuré, mais beaucoup étaient fortes. Maman sera forte, ma petite mère chérie, qui est bien française, elle aussi ! J'ai reçu sa lettre ce matin, dimanche. (...) Elle contenait cette lettre, une lettre d'une jeune fille qui aurait peut-être pu remplacer Thérèse un jour. Si je pars et si je meurs, je prie ma petite mère de lui dire combien j'ai été sensible à sa lettre (...) combien je l'ai appréciée dans sa droiture, dans son courage, dans sa grâce.

Maurice Maréchal

De la même manière un jeune Australien engagé dans la bataille des Dardanelles témoigne de son sens du devoir et de sa fierté de combattre pour son pays et pour des valeurs auxquelles il croit :

4 mai 1915 :

Mary, je sais que tu n'as jamais compris pourquoi je partais ; tu m'as reproché de t'abandonner, de te laisser seul avec notre nouveau-né, Paul. Quand même, je ne regrette pas d'être parti, le combat que j'ai mené a dû être mené. Si nous ne combattons pas les fascistes en Europe, on devrait les combattre dans 10 années sur notre propre territoire. (...) Je suis parti pour toi, pour toi et notre fils, pour son futur, j'espère que tu vas finalement le comprendre ; je vous aime tous les deux,

Ton Oliver.

Puis rapidement, viennent le découragement et la déconvenue face à l'horreur des combats. C'est ce qu'exprime Maurice Maréchal dans l'un de ses lettres le 7 septembre 1914 :

Je chantais Victoire, Victoire. Ma jeune poitrine respirait à pleins poumons, je buvais l'air frais (...) Et voilà que pour la première fois nous allons de l'avant. Et toute ma belle joie enfantine est envolée. Là un lieutenant du 74^e, là un capitaine du 129^e ; de tous côtés par groupe de 3, 4, quelques fois isolés et encore dans la position du tireur couché, gisent les pantalons rouges. Ce sont les nôtres, ce sont nos frères, c'est notre sang. On en ramène un : il n'est pas mort, mais une plainte, qui n'est plus qu'un râle, sort, vagissement ininterrompu. Pauvre petit, sans soutien, qui n'a pas de maman pour le consoler. Il a une plaie béante à la tête, il va mourir. J'ai vu sa médaille « Louis Barrière, 4^e Bureau, 1913 », il a 20 ans.

On retrouve les mêmes sentiments chez le soldat de deuxième classe John Ambrose Ware, du 3^e Bataillon d'infanterie australienne, dans l'une de ses lettres adressée depuis la France, à sa mère :

« Mais les vingt hommes y retournèrent cependant une seconde fois. Sauf que ce n'était pas tout à fait les mêmes hommes que la première fois puisque deux avaient été tués et sept blessés, mais d'autres nous rejoignirent. Sur ces vingt nouveaux soldats, seuls quatre revinrent indemnes, et je ne parlerai pas des autres qui suivirent. Tout cela en seulement quelques heures. Mais ce n'est rien en comparaison avec les tirs d'armes lourdes et légères qui assaillirent nos tranchées (qu'il vaudrait mieux renommer « trous d'obus ») nuit et jour.

(...) tenter de te décrire un champ de bataille serait impossible, mais si tu t'imagines un pacage de moutons en période de grande sécheresse, tu te souviendras combien d'entre eux sont morts en une nuit ; nos hommes sont couchés pareils, et une seule goutte de sang marque l'emplacement où ils ont été atteints. »

Les conditions de la guerre (le froid, la saleté, la boue, la faim, la maladie entre autres) sont également évoquées de manière similaire, que l'on soit Français ou Australien. Ainsi parle un jeune Français en 1915, Adolphe Wegel :

1915

Je ne sais pas si je pourrais dormir dans un lit à présent, on est habitués à coucher par terre ou sur la paille quand on peut en trouver. Il y a bien deux mois que je ne me suis pas déshabillé, et j'ai enlevé mes souliers cette nuit pour dormir ; il y avait au moins 15 jours que je ne les avais pas quittés.

Je vais te donner quelques détails comment nous avons passé la nuit dans la tranchée. Celle que nous avons occupée [...] a une longueur de 100 m à peu près, construite à la lisière d'un petit bois, à 3 m en dedans ; elle est profonde d'un mètre, la terre rejetée en avant, ce qui fait que l'on peut passer debout sans être vu. La largeur est généralement de 15 cm et l'on fait de place en place des endroits un peu plus larges de façon à pouvoir se croiser quand on se rencontre.

Adolphe Wegel

Et côté australien on peut écouter la voix du jeune Oliver en 1915 :

29 avril 1915 :

Les combats durent encore, c'est devenu une guerre de position. Rien ne bouge : Déjà trois jours qu'on doit creuser les tranchées et rester calmes. Les rats courent partout, et il y a une pénurie d'eau propre. Une grande partie de notre compagnie est déjà devenue malade de l'eau sale que nous sommes forcés à boire. (...)

Ton Oliver

Mais les soldats, français comme australiens, ont tenu et ont fait montre de beaucoup de courage, jusqu'au bout.

Pour compléter ces lettres nous avons étudié des photos de *Diggers* prises par le couple Thuillier, exposées au centre d'interprétation de Vignacourt et conservées au mémorial de Canberra. Ces photos, nous permettant de mettre visages sur des destins, nous ont aidés à réaliser des carnets de Poilus, et à imaginer les histoires de ces hommes qui ont sacrifié leurs vies pour nous il y a 100 ans.

Après avoir passé une nuit dans une tranchée, ensemble, nous avons compris ce qu'était la camaraderie et ce qui a pu faire tenir les soldats. Même si nous avons vécu une expérience moins traumatisante que ce qu'ont vécu les combattants, nous comprenons encore mieux l'importance de leur sacrifice. Ils sont pour beaucoup souhaités faire la guerre à la guerre.

Nous jeunes français, jeunes australiens en 2018, souhaitons nous souvenir.

Il est impératif de transmettre ce souvenir de ce que ces hommes ont vécu, se souvenir ensemble pour que la paix dans laquelle nous vivons perdure encore longtemps.

Don't forget Australia.